

Florence 4 novembre



Chère amie, cette fois encore
vous m'avez envoyé votre sympathie
qui ne me fait jamais défaut, merci.
J'étais très attachée à mon beau père
et mon affection ne date pas d'hier
puisque j'avais 4 ans quand il en-
tra dans la famille; c'était un
homme qui valait beaucoup sous ses
 dehors rudes, et cachait soigneusement
son cœur tendre et dévoué; curieuse nature
sans grâce, bien alsacienne, mais
loyale et forte. Il était d'une souche
si robuste que j'aurais l'idée qu'il
disparaîtrait si tôt ne m'était venue,
sa mort a été foudroyante - la plus
souhaitable des fins. Mais pour sa
malheureuse femme, quel coup! Elle
a non pas deux, mais quatre fils

qui se battent, et un seul a pu être présent
à l'enterrement de son père. C'est dur.

Encore un Alsacien passionnément attaché
à son pays qui n'aura pas vu se réaliser le
rêve de toute sa vie.

Pour moi je vois avec une grande tristesse
la famille s'émietter peu à peu ; à mesure
qu'on vieillit on sent combien ceux qui vous
ont aimés toute votre vie sont précieux. Les
nouveaux venus ne les remplacent guère,
et ils nous considèrent d'ailleurs, en général,
avec la plus parfaite indifférence.

Vous pouvez vous imaginer quels jours
d'angoisse nous traversons ; à chaque ins-
tant la question se pose : cette invasion s'ar-
rêtera-t-elle, et où ? Les nouvelles relativement
meilleures de ces deux ou trois derniers jours
n'ont, on le sent bien, rien de définitif,
et tout est toujours à craindre.

Jamais je n'aurais cru une pareille chose
possible, malgré la propagande socialiste
qui travaillait l'armée d'une façon d'honte.
La gauche de la II^e armée s'est rendue
sans combat. Naturellement on ne parle
que de trahisons. Il est probable que

le grand jeu qui accompagne les attaques allemandes, gaz, lance flammes etc et que jusque là les Italiens ne connaissaient guère, ont provoqué une panique. Pour ces tâches qui se sont rendus il a fallu laisser envahir le pays et abandonner le Larso si héroïquement conquis, le plus amer des sacrifices.

Il nous arrive des milliers et des milliers d'évacués, tous dans un état lamentable, vêtus d'une façon sordide et sommaire; ces malheureux sont campés un peu partout, jusque dans les églises de S. Maria Novella et du Dôme. Le spectacle qui hélas n'est pas nouveau pour des Français, fait ici sur la population un effet énorme, et il y a de quoi. Je dois dire qu'on fait preuve de beaucoup de cœur et que même les pauvres apportent nourriture, vêtements. Tous ceux qui le peuvent en prennent chez eux et je m'apprête à en loger moi aussi. Beaucoup de ces pauvres gens ont perdu des enfants en route.

De tous côtés on organise de nouveaux

hospitaux pour remplacer ceux d'Udine
et de Frioul.

Il y a déjà des gens qui s'épouvantent
à l'idée que les Allemands arriveront
jusqu'ici. Je ne puis croire qu'avec les
renforts franco-anglais qui arrivent
en masse, on ne réussisse pas à les
arrêter. Dans le pire des cas, il est bien
probable que la Lombardie avec ses
richesses agricoles et ses usines à détruire
les attireraient davantage, et qu'ils ne
reporteront pas leurs forces en descendant
jusqu'ici. Je ne fais donc aucun
plan, comme me le demande ma
famille très agitée. Chacun voudrait
me voir revenir en France. Mais le
voudrais-je, ce qui n'est pas le cas, je
ne le pourrais pas. La frontière est
hermétiquement fermée.

Gustave n'a pas encore changé de
poste, son colonel ayant été déclaré à
Paris au Ministère - il est en France en
congé pour sa tante - qu'il tenait essen-
tiellement à le garder. Mon pauvre



e-poux trouve cette affection un peu encombrante, car maintenant que tout marche mécaniquement il a de divourner par dessus la tête. Il y a une quinzaine le Colonel Olivari, chef de la mission de Rome et de toutes les missions en Italie, l'a fait appeler à Rome pour parler avec lui du poste auquel il le destinait (Propagande et service de presse) a voulu qu'il prenne connaissance des services, et lui a dit qu'il lui gardait le poste. Seulement, ne voulant pas forcer la main au Colonel de la Baïlle il laisse à Gustave le soin de se dégager d'avec lui. Si Gustave réussit dans cette entreprise difficile, car l'autre est tenace, il est probable que nous irons le rejoindre à Rome pour deux mois, louant un appartement meublé. C'est un projet qui nous sourit à tous comme vous pouvez le croire, et Florence ne se tient pas de joie à l'idée de voir Rome et d'y vivre.

- D'autre part comme il a paru un décret renvoyant à leur poste les professeurs des classes anciennes, Luchaire et la

recteur de l'Université de Grenoble vous
user de leur droit et rappeler Gustave. Celui-ci
leur a manifesté le désir formel de rester
dans l'armée, et estime que l'histoire de l'art
peut attendre sans dommage la fin de la
guerre... Mais l'un a été étalé d'esprit d'
embusqué, l'autre ne voit que l'administra-
tion. En tout cas Gustave ne se rendra pas
sans combattre. Voilà où en sont les choses,
et pour qu'elles soient éclaircies il faut que le
Colonel de la Baille soit rentré à Livourne.

Je comprends très bien qu'il ne se soucie
nullement de revenir faire le professeur
pour le moment, surtout avec la perspective
d'un service aussi intéressant à organiser,
presque à créer, car le titulaire était l'usqu' alors
tout à fait insuffisant. Il est venu à la
fin de Septembre pour sa permission de
sept jours, semaine bien vite passée, et
entre femme et enfants et ses trésors (ses
collections) il a passé d'heureux moments
de détente.

Tout le mois de Septembre a été exquis,
après le purgatoire de la Consomma nous

essions de notre chère maison retrouvée,
la température était exquise, le jardin plein
de fleurs. C'était la douceur de vivre dans
toute sa plénitude, trop pour les temps que
nous vivons. Mais en Octobre des déluges
se sont déversés sur nous sans arrêt. Que
d'eau, que d'eau ! Les paysans se lamentaient
devant leurs champs transformés en ma-
récages, enfin le soleil est revenu et ils vont
pouvoir se mettre aux semailles ; espérons qu'
avec les hauts prix du blé et les primes promises,
elles se feront sur une grande échelle. Nous en
avons bien besoin. La question alimentaire
est toujours aiguë. La population a accepté
avec une docilité méritoire la carte de pain don-
nant droit à 250 gr et pourtant pour les pauvres
c'est presque la famine. Cette quantité est, je
vous assure, vite mangée ; c'est du moins l'
avis de Romain qui se lamente. Les biscuits et
biscottes ayant disparu on ne peut remplacer le
pain. Le seul avantage de la carte, et il est
grand, c'est d'avoir supprimé les queues de
deux ou trois cents femmes devant les portes des
boulangeries, pendant des heures, — et aussi
l'aspant aux voitures des boulangers —

Figurez vous que des hordes de femmes arrivaient jusque par ici, venant de Florence, et là, aux aguets depuis 4^h du matin, attendaient les boulangers des environs. Elles arrêtaient le cheval, grimpaient sur la voiture et râflaient tout. Nous devions nous-mêmes aller très loin à la rencontre de notre propre boulanger pour avoir notre pain. Cette anarchie a heureusement pris fin.

L'arrivée de toutes ces nouvelles boucles à nourrir va encore bien compliquer les choses. Et il est navrant de penser aux innombrables dépôts de blé d'ordinaire réservés à l'armée qu'il a fallu abandonner, ou espérer le détruire. Nous avons aussi la farine pour le riz, les pâtes, et autres denrées, les quantités octroyées sont minimes, mais comme elles avaient disparu de la circulation depuis longtemps, on est tout de même content. A présent c'est le beurre auquel il faut renoncer tout à fait, il est introuvable depuis plusieurs semaines et il faut faire la cuisine à la graisse.

Tous voyez que la situation est bien différente de ce qu'elle est en France où, en province au moins, chacun la dit peu changée, excepté sous le rapport des prix. Ici ils ont triplé et souvent décuplé.



Le moral, avec toutes ces difficultés, était plus que jamais détestable. Il semble que les revers militaires produisent un revirement chez beaucoup. Ce n'est pas ce que les Allemands attendaient et je dois dire qu'on avait à peine l'espérer. Le nouveau ministère a des débuts difficiles. Il est de la plus haute ironie de voir devenu président du conseil le ministre qui encourageait la propagande socialiste, cause de tous les malheurs - et déclarer qu'il faut résister, et vaincre le sort mauvais qu'il a favorisé. Si seulement tous les ministres ressemblaient à Sonnino ou à Bissolati on serait tranquille. Mais ce sont les mêmes saletés parlementaires qu'en France, ils sont tout aussi pourris, avec moins de scandales, et les socialistes sont d'un cynisme jamais vu dans aucun autre pays en guerre. - Merci de m'avoir envoyé l'Action Française, j'ai suivi les accusations de Daudet

Il n'est pas son ami ^{un peu nécessairement}
Romain. ^{en tous cas}
Je vous en prie
Adieu cher ^{ami}
Je vous prie de
Bonne nuit
vous
ami
- qui
sait on
peut être
étalé
une
sérieuse
de bien
vous
des
pour
mar
pour
tout
mon
affectueux
fidèle
Hélène
avec beaucoup
non par ses collègues
un homme coulé - n'est ce pas l'impression
générale? Quant aux poursuites actuelles comme
bandes et Maupas, c'est fort comique et on
voit que les adversaires eux mêmes en font
le ridicule.

J'espère que les Américains ne vont pas trop
nous américaniser notre France. Mais quel
réconfort de les avoir et comme ils font bien
les choses! C'est désolant de penser que pour
venir au secours des Italiens nous allons
peut-être devoir abandonner notre offensive
sur l'Aisne et celle franco-anglaise des Flandres
qui marchaient si bien. Et tout cela pour
ne pas récolter grande reconnaissance. Les
Français sont vantards et les Italiens susceptibles
et ils ne s'entendront jamais. Mais si on
flanchait ici, le sort de toute la guerre s'en
trouverait compromis. Il est aisé de cons-
tater une fois de plus que, excepté sur le
front franco-anglais, partout où les Allemands
ont entrepris quelque chose, ils sont invincibles.

Florence allait très bien jusqu'à
la reprise de son travail mais à peine rentrée
à l'école, elle a repris un air fatigué et
l'albumine est réapparue plus forte. L'indication
est très nette: il faudrait en faire une ignorante